

« La trace que laissent en nous les choses qu'on a perdues » Entretien avec la bédéiste Zeina Abirached

Anastasia Salvatelli
Università di Macerata, Italia

Zeina Abirached est née à Beyrouth dans un quartier situé sur la ligne verte qui divisait la ville en deux parties pendant la guerre civile. Après avoir étudié à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts au Liban, elle s'installe à Paris et se spécialise à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, poussée par un fort désir de s'épanouir et de se réaliser dans un pays culturellement différent du sien. C'est à Paris que Zeina, ressentant le besoin de conserver une trace de sa vie passée à Beyrouth, donne naissance à *Beyrouth Catharsis* (2002), un petit volume qui la consacrera comme bédéiste.

Récemment, la production des bandes dessinées de Zeina Abirached semble avoir subi un léger changement de direction. Au début, dans ses romans graphiques, Zeina se représentait elle-même, avec sa famille, et ils étaient presque tous profondément autobiographiques ; au contraire, dans la dernière période, des œuvres non autobiographiques émergent également – bien qu'elles présentent toujours des thèmes proches de la vie de l'auteure – comme dans le cas de *Prendre refuge*.

Pour approfondir le thème de l'écriture liée aux souvenirs, cf. Badr, M. (2021). « L'écriture de l'intensité dans les albums de Zeina Abirached ». *Interfrancophonies*, 12, 57-83.



Edizioni
Ca' Foscari

Submitted 2022-04-20
Published 2022-12-19

Open access

© 2022 Salvatelli | 4.0



Citation Salvatelli, A. (2022). "« La trace que laissent en nous les choses qu'on a perdues ». Entretien avec la bédéiste Zeina Abirached". *Il Tolomeo*, 24, 271-278.



Figure 1 Z. Abirached, *Prendre refuge*. 2018. © Casterman, p. 108. Avec l'aimable autorisation de l'auteur et des Editions Casterman



Figure 2 Z. Abirached, *Prendre refuge*. 2018. © Casterman, p. 194. Avec l'aimable autorisation de l'auteur et des Editions Casterman

Prendre refuge est un roman graphique publié en 2018 par les éditions Casterman et constitue le résultat d'une collaboration intense entre Zeina Abirached et Mathias Enard, écrivain français passionné par la langue arabe et le monde oriental.

Prendre refuge raconte une double histoire d'amour en noir et blanc : l'une, entre deux femmes, inspirée de deux personnalités réelles, qui se déroule en Afghanistan en 1939, l'année du déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale, l'autre, plus contemporaine, à Berlin en 2016, entre Karsten, un jeune archéologue passionné par l'Orient, et Neyla, une réfugiée syrienne. Neyla est le personnage du roman graphique qui reflète plus que les autres les questions d'identité et, bien qu'il n'y ait pas de véritable parallèle autobiographique entre elle et l'auteure, toutes deux ont connu le côté mélancolique de l'émigration, « la présence de l'absence », comme l'explique Abirached.

Outre le thème de l'amour, les planches de *Prendre refuge* révèlent des thèmes profonds tels que le traumatisme de l'émigration forcée, le sentiment d'appartenance à son propre pays, la difficulté de s'intégrer dans une autre société et d'abandonner ses racines. Zeina Abirached a vécu certaines de ces situations dès son arrivée en France, même si son émigration n'était nullement forcée, mais plutôt motivée par des besoins personnels.

Dans cette œuvre, Zeina Abirached a accordé une grande attention à l'harmonie et à la musicalité des mots, de la langue - il suffit de penser aux innombrables onomatopées qui enrichissent le récit - mais aussi des illustrations, presque comme si elle écrivait un poème. C'est pourquoi *Prendre refuge* peut être considéré, avant tout, comme un hymne à la langue, à la culture et à l'identité.

ANASTASIA SALVATELLI Quand avez-vous commencé à vous intéresser à la BD ?

ZEINA ABIRACHED J'ai toujours lu des bandes dessinées quand j'étais au Liban : depuis que j'étais petite, j'ai lu les bandes dessinées que mes parents avaient à la maison et c'était vraiment la bande dessinée franco-belge comme *TinTin*, *Astérix*, *Gaston*... J'adorais *Gaston* ! La bande dessinée m'a toujours accompagnée. Ensuite, pendant mes études, dans les années 2000, Beyrouth était en pleine reconstruction et on commençait à recevoir des livres plus facilement parce que, pendant la guerre, c'était difficile de trouver des bandes dessinées, et c'est là que j'ai découvert des œuvres plus contemporaines, des auteurs comme Jacques Tardi, par exemple. J'ai découvert ce genre un peu par touches et puis, ensuite, quand je suis arrivée en France, évidemment, c'était beaucoup plus facile d'avoir des librairies où l'on vendait des bandes dessinées et j'ai découvert toutes les lacunes que j'avais en la matière et... Ce n'est pas fini ! Quand j'étais en France, je ne pensais pas devenir auteure moi-même, vu qu'au Liban devenir dessinatrice n'était pas envisageable,

donc, c'est arrivé sur le tard, vers 20-21 ans, et j'avais ressenti cette urgence d'écrire la première histoire, un petit livre, qui s'appelle *Beyrouth Catharsis*. J'avais besoin, j'avais l'urgence de garder une trace de ma vie qui était en train de changer puisque le Beyrouth que je connaissais jusque-là était en train de disparaître et il fallait le dessiner. C'est comme ça que j'ai commencé...

A.S. Comment avez-vous réussi à créer des illustrations chargées d'émotion, de sensibilité et élaborées avec une attention stupéfiante pour les détails ?

Z.A. Comment ? (*Elle rit*) Ce qui m'intéresse dans la bande dessinée c'est le fait que le dessin est une partie fondamentale pour la narration ; ce n'est pas un texte avec des illustrations, le dessin est là pour raconter quelque chose aussi et, parfois, il raconte quelque chose qui n'existe pas dans la réalité et c'est intéressant aussi... Donc, pour moi, il fallait que le dessin véhicule des informations que le texte ne fournit pas, c'est pour cela que le dessin doit être, toujours pour moi, assez poétique, plutôt dans les émotions. Quant à mon style, le noir et blanc, m'a permis de faire des choses très simples mais aussi des choses extrêmement compliquées, par exemple des pages avec très peu de détails, des choses très directes comme ça, assez simples, et puis des pages qui sont vraiment comme de la dentelle, de la broderie, et j'aime bien ce contraste parce que, quand je travaille, je pense toujours à mon lecteur : que va-t-il ressentir, à quel moment il va s'arrêter, est-ce qu'il va tourner la page ? Et je pense que ce sont toutes des interrogations que je dois considérer quand je construis le dessin qui doit être vraiment comme un vecteur d'émotions et d'attachement, en fait, où il y a de la tendresse aussi.

A.S. Entrons un peu plus dans les détails de votre dernier roman graphique... Comment *Prendre refuge* est-il né ? Et pourquoi la collaboration avec Mathias Enard ?

Z.A. C'est l'idée de Mathias Enard ! On est amis, en fait, depuis *Le Piano Oriental*, qui est sorti en même temps que son livre *Boussole*. On a découvert des points en commun : il parle arabe, il connaît très bien le Liban et le monde oriental... On a une culture commune, en fait, bien qu'il soit français et, un jour, on a pris un café ensemble parce que lui, en plus de tout le reste, il est très passionné de bande dessinée ; il connaissait mon travail et il m'a dit : « Quand est-ce qu'on fait un livre ensemble ? » et j'ai répondu tout de suite : « Mais quand tu veux ! » et, deux heures plus tard, il m'a envoyé par mail les premiers ingrédients de ce qui est devenu *Prendre refuge* ; il y a une partie de l'histoire qui se passe à Bâmiyân, en Afghanistan, devant ces énormes Bouddhas que j'ai beaucoup admirés et ça m'a intéressé, pour une fois, de

dessiner un texte que je n'avais pas écrit seule, puisque, en fait, on a écrit l'histoire à deux. En général, moi, j'écris mes histoires toute seule et elles sont autobiographiques, elles se passent au Liban, ce sont des choses très intimes... Par exemple, mon dessin est plutôt urbain, il se passe souvent dans les rues mais au contraire, dans *Prendre refuge*, on a l'extérieur, le ciel étoilé, la falaise, la roche... Ce sont toutes des choses que je n'avais jamais dessinées avant et puis ça m'a intéressé de travailler avec un écrivain aussi, de voir comment je pouvais changer le texte, comment je pouvais l'amener vers une forme un peu différente qui est celle de la bande dessinée... Puisqu'on n'écrit pas de la même manière un roman et un scénario d'une bande dessinée évidemment, donc c'était un « challenge » pour nous deux, parce que pour lui aussi, c'était la première fois qu'il travaillait avec un auteur de bande dessinée et voilà !

A.S. Dans *Prendre refuge* on parle de l'exil, du fait de ne pas réussir à se sentir chez soi dans un pays autre que le sien. Donc, de la difficulté de s'intégrer... Avez-vous éprouvé ces sentiments personnellement ?

Z.A. Oui, bien sûr ! Quand je suis arrivée en France, je parlais déjà français, je l'ai étudié en même temps que l'arabe au Liban et puis, naïvement, je pensais que comme je connaissais la langue, tout allait être très simple mais, pas du tout, parce que j'avais parlé la langue, mais je n'avais pas la culture et je faisais des choses qui étonnaient tout le monde et les autres, à leur tour, faisaient des choses qui me laissaient bouche bée. Par exemple, quand je suis arrivée à Paris, la première chose que j'ai faite a été de frapper à la porte de mes voisins et je me suis présentée « Bonjour ! Je suis votre nouvelle voisine ! » C'est seulement après que j'ai réalisé que dans les grandes villes, on ne fait pas comme ça... (*Elle rit*). C'est juste une anecdote mais c'est intéressant parce que, tout à coup, je me suis sentie étrangère pour la première fois de ma vie et donc ça m'a ouvert un monde et j'ai commencé à réfléchir sur l'identité par rapport à la langue, à la culture et, dix ans plus tard, j'ai écrit *Le Piano Oriental* qui est, probablement, le premier produit de ces premiers moments difficiles en France. J'ai eu besoin de me poser des questions sur mon identité, par exemple quand je parlais, je me suis rendue compte que je mélangeais très souvent le français et l'arabe et là je ne pouvais pas le faire parce que les gens ne me comprenaient pas, donc j'ai dû travailler sur la langue, sur le choix, en fait, de quelle langue parler et à quel moment, des choses que je faisais inconsciemment quand j'étais encore au Liban. Toutes ces questions d'identité sont aussi présentes dans *Prendre refuge* bien sûr, parce que Neyla apprend l'allemand, même si ça ne marche pas très bien ! En fait, c'est la partie que j'ai le plus

écrite en collaboration avec Mathias Enard. Le personnage de Neyla, au départ, n'était pas pensé pour avoir cette importance, c'était un personnage un peu comme les autres et, même s'il y a une familiarité dans mon vécu et dans celui de ce personnage, je ne dirais cependant pas qu'on puisse parler d'un parallélisme autobiographique parce que moi, quand je suis arrivée en France, je n'étais pas une réfugiée, et c'est important... N'oublions pas que je suis partie de mon propre chef !

Ce que Neyla et moi avons en commun, c'est la trace que laissent en nous les choses qu'on a perdues, ça peut être une ville, une langue, un amour et je pense que c'est ça, en fait, le lien. Et, d'ailleurs, les bouddhas, c'est un peu la même chose puisqu'ils ont disparu, détruits par les talibans, mais ce qui est très émouvant aujourd'hui, c'est qu'on voit la trace de leur présence, dans *Prendre refuge*, la présence de l'absence, et ça me touche beaucoup...

A.S. Peut-on dire que vous êtes « la bédéiste des sons » ? Dans *Prendre refuge* il y a tellement d'onomatopées au fil des pages qui pourraient s'avérer difficiles pour un traducteur aux prises avec la traduction de ce roman graphique...

Z.A. C'est amusant ça, c'est un défi ! (*Elle rit*). Je pense que les traducteurs sont aussi un peu créateurs ! En ce qui concerne la question que tu m'as posée, je dirais que... Oui ! *Le Piano Oriental* aussi est plein d'onomatopées et, pendant le confinement, j'ai écrit un livre pour enfants entièrement dédié aux bruits qui s'appelle *Le grand livre des petits bruits*. J'ai écrit ce livre pendant la pandémie, au début d'avril 2020, donc il y a un an et quelques. Tous mes livres ont toujours des dessins et des onomatopées parce que cela m'a toujours intéressé d'avoir ces trois choses - le texte, le dessin et le son - ensemble, et là, pendant le confinement, quand tout le monde était à la maison, j'étais à Paris et la ville était complètement muette, silencieuse, donc j'avais envie de retrouver certains bruits très familiers du quotidien et c'est comme ça que le livre est né. C'est un livre à haute voix puisque le récit se déroule uniquement à travers les onomatopées et donc pour un traducteur, il serait un cauchemar ! Pire que *Prendre refuge*, hein ! (*Elle rit*).

Dans *Prendre refuge*, très souvent, les sons, les onomatopées représentent une transition : l'onomatopée est une chose qui commence en Afghanistan et qui est reprise à Berlin, comme une transition cinématographique, pour faire le lien entre ces deux histoires et ces deux époques, donc le son permet de pouvoir passer de l'une à l'autre d'une manière plus ou moins fluide. Par exemple l'onomatopée *tchac tchac tchac* au début a servi à passer de la scène initiale, où sont représentés les bouddhas, à la scène qui se déroule à Berlin, dans une cuisine.

- A.S. A qui recommanderiez-vous de lire *Prendre refuge* ? Et pourquoi ?
- Z.A. A tout le monde ! Je pense qu'il s'adresse aussi bien à des lecteurs de romans parce que Mathias Enard, c'est un grand romancier et il a beaucoup joué sur le texte, justement, et sur la langue et il s'adresse évidemment aux amateurs de romans graphiques, ceux qui s'intéressent à mon travail... On peut dire que *Prendre refuge* s'adresse en particulier aux personnes qui sont curieuses, peut-être, des questions contemporaines comme l'exil et la question des réfugiés. En fin de compte, les thèmes de cette histoire sont assez universels en fait, tout le monde a, au moins une fois dans sa vie, entendu à la radio, par exemple, parler d'immigrés, ou de réfugiés, comme s'il s'agissait d'une masse informe, indéfinie et comme si tous menaient la même vie, avaient la même langue mais, selon moi, il faut comprendre l'intimité de chacun, comme j'ai fait avec Neyla. Grâce à Neyla, le lecteur a accès à tout ce qu'elle fait, à la vie de ce personnage : il y a un moment où elle fait un cauchemar, il y a un moment où elle parle d'Alep, donc c'est un récit très intime qui concerne son imaginaire, sa nostalgie. Donc, ça peut être un moyen, justement, pour intéresser les gens qui ne sont pas particulièrement intéressés par ces questions-là, en revenant vers le lieu de naissance de ce personnage et ses sentiments aussi.
- A.S. Etes-vous déjà allée en Italie ? Et si l'Italie était une bande dessinée, comment la représenteriez-vous ?
- Z.A. Mais oui, bien sûr ! Pour représenter l'Italie, je crois que j'aurais besoin des couleurs, cette fois, pour les couleurs des façades des maisons, par exemple, pour la nourriture aussi. Oui... Je pense que, exceptionnellement, je vais mettre des couleurs !
- A.S. Enfin, quels sont vos projets sur le plan artistique pour les mois et les années à venir ?
- Z.A. Maintenant, je suis en train de travailler toute seule sur un roman graphique qui se passe à Beyrouth encore, mais ce n'est pas autobiographique ; il se déroule dans les années cinquante, donc c'est un bon compromis parce que je n'étais pas encore née ! C'est une fiction : c'est une histoire d'amour qui se passe sur un bateau qui va arriver par la Méditerranée, qui part de Marseille et qui arrive à Beyrouth une semaine plus tard. C'est une histoire qui met plus l'accent sur l'importance du trajet du voyage que sur l'arrivée à destination.